



CERTES. CE NU N'EST PAS SIGNÉ. MAIS PEUT-ON NE PAS L'ATTRIBUER A DELACROIX ? IL EST AUX ARMES DU HÉROS. ŒUVRE DE SA MATURITÉ, IL RÉALISE SA GLOIRE INTÉGRALE. MALGRÉ SON POIDS ET SA DENSITÉ, CETTE CHAIR EST TOUT IMPRÉGNÉE DU PLUS PUR DES IDÉALISMES. SOUS LA MASSE DE LA CHEVELURE LA TÊTE SE DÉTOURNE, LA FIGURE SE DÉROBE ET L'EXQUIS INCARNAT DE L'OREILLE DIT LA PUDEUR DU MODÈLE ET L'ÉMOTION DU PEINTRE.

LA COLLECTION DU DOCTEUR G. VIAU

PAR LE DOCTEUR
FERNAND VALLON

VOUS avez entendu, parmi les gemmes de Ravel, qui l'a orchestré, le chant merveilleux de Moussorgsky : *Tableaux d'une Exposition*. Vous avez salué l'entrée de la Musique chez la Peinture. Toute rose du plaisir qu'elle se promet, elle marche vite, son œil brille, son cœur bat et, dès le seuil, ce sont les effusions de deux sœurs chéries. « Comme tu es belle ! » admire la visiteuse, devant chaque tableau. Elle le décrit. La houle des violons berce le bateau de la *Marine*, les flûtes limpides distillent la rosée du *Paysage*, la palette des sons transpose celle des couleurs. Voici le rêve vert des sous-bois, la gloire fixe du soleil sur les blés accablés et ce *Nu*, sur lequel Euterpe, en frissonnant, promène les mains fluides et pures de ses harpes.



PARCE QU'IL EST REPRIS AU PASTEL, CE MONOTYPE EST EN FAMILLE, RUE D'ARTOIS, PARMIS TANT DE PASTELS OU DEGAS, TRÈS GRAND PEINTRE, MAIS QUI MANQUAIT D'IMAGINATION, NOUS PRÉSENTE, SANS PEIGNOIR, LA CLIENTÈLE DE SA BAIGNOIRE. ON SAIT QUE CET APPAREIL FUT L'INSTRUMENT ORDINAIRE DE SES RÉQUISITOIRES HYDROTHÉRAPIQUES. OR PETITS MONOTYPES ET GRANDS PASTELS SONT A CETTE MAIN DE FER COMME UN GANT DE VELOURS.

Photos Vizzavona.

LE Dr VIAU AGGROCHA CE RENOIR AU MEILLEUR DE SES CIMAISES. LE LYRISME CHARNEL DU PEINTRE A TANT D'AMOUR POUR CHANTER CETTE RONDE ET RUSTIQUE ENFANT QU'IL EN ATTÉNUÉ L'ÉPAISSEUR. LA LAMPE MERVEILLEUSE QUE SEULS LES GRANDS ARTISTES ALLUMENT DANS LES PLUS HUMBLES MODÈLES ILLUMINE CETTE PEAU JUVÉNILE. ET, PAR LA MAGIE ROSE ET BLEUE DU PLUS ENIVRÉ DES PINCEAUX, LA GARDEUSE EST FILLE DES DIEUX.





**AU PARC MONCEAU... »
 C'EST UN CLAUDE MONET DE
 1885. COMME LE SOLEIL ROU-
 GIT DE SES AUBORES, LE
 PEINTRE DE GIVERNY N'AI-
 MAIT PAS SES DÉBUTS, IL
 SE JUGAIT TRÈS MAL RE-
 PRÉSENTÉ PAR CETTE TOILE
 ADORABLE. MAIS VIAU N'A-
 VAIT PAS L'AIR DE VOIR LE
 REGARD NOIR DONT, A CHA-
 QUE VISITE, IL ACCABLAIT
 L'ŒUVRE. C'EST UN MONET
 INÉDIT AVEC SES PERSONNA-
 GES AUX ATTITUDES INTI-
 MES ET SA LUMIÈRE CRIBLÉE
 PAR LE TAMIS FOLIAIRE.**

Et puis, quand c'est fini et que pour un dernier coup d'œil — un dernier baiser — la Muse se retourne, l'action de grâces terminale s'évase comme une coupe. L'éloquente est dans la rue qu'elle chante encore.

Or je viens de revivre l'émotion du musicien et ce fut rue d'Artois, dans l'ancien studio de Jules Lemaître. Là, j'ai retrouvé cette allégresse qui rend au croyant Dieu si léger. Là, pour aller de tableau en tableau, j'ai connu la joie croissante du musicien russe. Le D^r Viau, maître de céans, me suivait attentif. « Au moins, vous aimez la peinture, vous ! » dit-il enfin.

Il y eut un silence. Notre communion rendait l'ambiance plus propice. La muse se donnait mieux. « Voilà qui me change de la plupart de mes hôtes, reprit-il. Ils ont des yeux et ne voient pas. Vous qui voyez, que

direz-vous de ces deux chevaux échappés des écuries d'Eugène Delacroix ? »

C'était sur un chevalet, près de la grande baie vitrée, deux frères barbares de Pégase, deux coursiers fabuleux dont, seule, la petite main nerveuse et brune du « prince persan » pouvait ordonner le lyrisme éperdu.

« Deux chevaux conduits par un Arabe, escortés par deux grands lévriers », dit Robaut au n^o 1.314 de son catalogue. Ventre à terre, ils emportent, vers la marée des collines qui déferlent aux lointains bleus, les hachures lumineuses de leurs croupes et les pierres précieuses — émeraude et rubis — dans lesquelles est taillé leur cavalier resplendissant.

— Est-ce beau ! s'écrie le D^r Viau. Longtemps, jusqu'à sa mort, en 1911 — dites-le à vos lecteurs — cette

toile appartint au professeur Dieulafoy. Ce médecin lettré ne se contentait pas d'aimer les belles images oratoires. Il avait su réunir une incomparable collection, à base de Delacroix et de Corot. *Art et Médecine*, toujours, voyez-vous ! Quand pour faire face à la laideur, à la maladie, à la mort, la Médecine invoque l'Art, il accourt et la console. Elle lui donne en retour sa compréhension élargie des choses, sa miséricorde et sa résignation à la vie fragile et fugitive. Touchantes alliances ! Vous trouverez ces nuptiales effusions chez Georges Duhamel, chez Pierre Dominique, chez Marcel Hamon, trois médecins, trois artistes. »

Non loin, magnifiquement ordonnée, l'esquisse du *Mirabeau et Dreux-Brézé* écrivait en moins d'un mètre la préface du grand drame social.

Contre la baie, je saluai *Mlle Rose*, étonnante Académie d'autodidacte. C'était l'un de ces petits modèles que l'artiste aimait tant. Pourtant, ils ne firent que traverser une courte époque de sa jeunesse, mais leur parfum charmant suffit à embaumer le reste de sa vie. Ils furent pour lui *la Femme*. Car il devait s'en tenir, à peu près, à leur image, et, tendre et rieur, leur souvenir seul parvint à forcer les disciplines ascétiques qu'il avait élevées, comme des barrières, entre son rêve, son labeur, tous deux titanesques, et le monde.

Or, frissonnant sous le givre des ombres vertes, chers témoins des premières recherches, des premières batailles, le corps de la petite Rose est comme un champ clos. L'amour de l'art s'y mesure avec l'amour « tout court ». Et tant de noble ambition, un si pur idéal triomphent. Devant cette vénusté, ce peintre de vingt-neuf ans s'est crié, on le sent, le mot qui fut le programme de toute sa vie : « Produire » et il tressaillait à la voix secrète qui répondait : « Gloire ». Mais quand il a fait cette autre femme qui nous dérobe son visage — un torse, récente acquisition de la collection et l'un de ses plus beaux bijoux — l'écho du verbe avait changé. « Avenir » ou « Postérité », disait-il tour à tour. Car Delacroix n'espérait plus qu'en ces lointaines et sévères déités. Il avait dépassé quarante ans et savait, déjà, que, tel le Christ, son royaume n'était pas de ce monde. A cette époque de son génie il ne se battait plus avec ses toiles. Sans doute avait-il toujours pour les attaquer une ardeur égale, mais elles ne lui résistaient plus. Il était en possession de son immense formule.

La gloire ! Il y croyait encore quand il a peint telle adorable petite toile où vibre tout son enthousiasme. C'est son portrait et l'on ne pouvait se décrire avec plus de candide complaisance. Avec le beau Mornay, comte, diplomate et dandy — son vain ami — il venait d'apprendre le chemin du Maroc et, sur sa tête, le fez, classique accessoire de la friperie romantique, n'était pas, comme sur celle de Decamps, une turquerie de cotillon. Quant au ruban, dont M. Thiers venait de faire fleurir sa boutonnière, il a, pour équilibrer en couleur la belle coiffure, la taille et la bravoure d'une oriflamme. Et, entre ces deux rouges — orient et chevalerie — pôles de sa fiévreuse jeunesse, le héros rayonne de foi. Il plafonne. « Dieu le veut ! » murmure la ferveur de sa bouche. Il se sent choisi pour les luttes inégales. C'est Pierre l'Ermite.

Il y a dans la collection Viau bien d'autres Delacroix, aquarelles ou dessins. Il y a cette étonnante copie du *Bœuf écorché* de Rembrandt qui a conjugué la plastique et la couleur des deux grands artistes.

Il y a tous les Corot, ceux de la maturité et ceux de la

jeunesse, l'*Olevano* (Sabine) du premier voyage en Italie et ce *Pont et château Saint-Ange* qui, peint sur papier, doit être le départ de tous les autres, celui qu'assis sur une pierre de la berge sordide au bord du Tibre jaune, ce bon artiste a peint sur ses genoux. Il y a le *Coup de vent*, paysage inattendu car ce doux amant de la lumière ignore les drames et les orages. Il y a, contemporain de cette époque, un portefeuille de 30 dessins merveilleux. C'est l'acanthé des chapiteaux que, dans l'air léger, le crayon ciselle sur la claire-voie des colonnes, mortes debout. C'est la majesté d'une belle contadine. Drapée dans ces nippes comme dans un peplum, elle a fait taire un instant sa faconde criarde pour poser devant l'étranger, mais un léger basedow, frère de celui de *La Belle Zélie*, de M. Ingres donne du suc à son profil cervical, et l'annonce prompte à la véhémence. C'est au bord de la mer, le sommeil d'un jeune garçon et l'enthousiasme soudain de Corot jette sur le petit lazzaroni un trait brusque dont le raccourci fait penser à Rembrandt. C'est, enclose dans la trame arachnéenne que filait avec tant de soin le plus sensible des artistes, l'âme même des êtres et des choses.

De Degas, il y a de grands pastels, de petits monotypes et des portraits merveilleux. Le sien, d'abord, qu'il a fait en 1862, à vingt-huit ans — hautain et douloureux, âcre tête baudelairienne qu'on pourrait substituer à celle de Baptiste dans le plat de Salomé, âcre figure dont le romantisme aptère traduit le malaise d'une époque : Delacroix vivait encore, Ingres aussi, et Courbet, donc ! Or Zola avait vingt-deux ans et commençait à écrire. Degas prend le vent. Esprit positif, il se tourne vers le proche avenir, le naturalisme naissant.

Parmi les autres portraits d'une vigueur et d'une rigueur sans seconde, citons celui de Bonnat qui est si définitif. Le modèle de Degas n'en jugea pas ainsi. Il ne croyait pas dans son médiocre entendement que la toile pourrait un jour dépasser les murs du petit atelier de la rue de Laval, et il avait posé en bras de chemise. Tant que le peintre des *Blanchisseuses* fut ignoré, Bonnat ne se soucia pas d'un tel négligé, mais quand il parvint à la notoriété, celui-ci lui parut insupportable et trente ans après le premier portrait, Degas dut donner un haut-de-forme au peintre officiel et le boutonner jusqu'au col. Il est au musée de Bayonne dans cet appareil.

Il y a, rose et bleu, le portrait d'Henri de Valernes qu'une tendresse, rare chez Degas, console d'avoir été le demi-solde de la peinture.

Dans les pastels monumentaux, des femmes enjambent la baignoire obligatoire ou tordent de rousses chevelures — pastels admirables et cruels où les demi-teintes, ressuscitées des vieilles estampes japonaises, font aux femmes déshabillées (et non pas nues) des fonds très doux, consolateurs.

Quant aux beaux monotypes, le pouce de l'artiste leur fut la meilleure des estompes. Ils légèreront aux arrières-petits-neveux de M. Bertillon, gravées dans la chair de velours de leurs baigneuses, les empreintes digitales de l'élève latent de M. Ingres. Cher homme ! Il ignorait, celui-là, du moins, toutes ces hargneuses enquêtes. Loin de punir, « le chef de la Peinture sérieuse » caressait de sa belle main si légère, un peu surnoise. Il était, avec les dames, « la galanterie même ». Or, devant Degas la femme qui n'était pas *du monde* n'a jamais comparu qu'en accusée et le prétoire ordinaire de ce juge singulier fut sa baignoire.

Passons aux impressionnistes. « Je fus, peut-être, un

des premiers à les comprendre, m'a dit le Dr Viau, mais je n'y eus pas grand mérite : Delacroix et Corot m'avaient mis sur leur voie et Degas m'empêcha de la perdre ». Et il me conta de quel jarret d'amoureux il escaladait, vers 1880, la rue Lepic, à ses loisirs du dimanche matin. Tout soufflant, il entra chez Portier, le marchand. Quelquefois les frères Rouart, le comte Doria, Hazard ou Mme Esnault-Pellerie l'y avaient précédé car si Portier avait peu de clients, ils étaient bien nés. Mais notre ami n'avait d'yeux que pour les Degas. « Ils avaient dans le mouvement, dit-il, une promptitude et une originalité qui me ravissaient. J'adorais leur façon de dire les choses tout net, sans les périphrases et les circonlocutions romantiques. C'était la vie... Bientôt, je devins l'ami du marchand et je connus l'artiste. Mais nos relations ne devaient pas s'en tenir là, car Pissarro, Sisley, Renoir, Guillaumin, stupéfaits de vendre, s'enquirent du jeune énergumène qui les achetait. Combien les achetait-il ? Que vous êtes curieux ! Ce qu'on m'en demandait, parbleu ! 200... 300, 500 francs. Et c'était lourd à ma bourse de jeune homme. Je peux le dire, maintenant qu'ils sont morts : aucun de ces peintres ne m'a paru valoir mon cher Degas, intellectuellement, du moins. Il avait tant de culture, une telle passion de son art ! »

De Sisley, le maître de la neige et de la nuance, voici l'*Abreuvoir de Marly*, gamme de blancs que, sous un ciel exquis, vocalise la voix la plus pure. « La toile remonte à 1878, reprit le Dr Viau. C'était encore l'époque de Louveciennes. Peu après la guerre, quatre peintres s'étaient installés là. A l'ombre du beau château, ils campaient dans des cabanes dignes de l'ancienne zone militaire. A chaque aurore que le soleil donnait, c'était chez Monet, Pissarro, Renoir et Sisley un branle-bas de combat et l'on partait en bon ordre, le pliant, la toile et le chevalet au dos. Sur le motif, on adoptait la formation en carré. Assez près l'un de l'autre pour pouvoir causer, on empoignait les brosses. Et les beaux sourires courageux disaient à la rétive Nature : « A nous deux, maintenant ! » Pauvre petite troupe ! Quelle misère elle a connue : la pluie, le vent, le gel, la faim ! Car le ravitaillement n'arrivait pas tous les jours et en seconde ligne, dans les cagnas, d'où chaque jour, Monet en tête, partait l'attaque, il y avait des femmes, voire des mioches — ceux de Pissarro. Parfois, les munitions manquaient. Ce fut ainsi qu'un jour de beaux contrastes, Renoir n'eut plus de noir. Les autres s'offrirent à gratter leur palette. Mais il en fit avec du vermillon et du bleu de Prusse. Les fameuses ombres violettes étaient nées. Elles eurent, depuis lors, la faveur de deux générations de peintres. »

Je cherchai aux murs les souvenirs de ce combat légendaire, dont le temps a fait une victoire pour les gueux de Louveciennes. Je reconnus la fine émotion d'autres Sisley, la félicité de ses paysages légers, roses et comme parfumés, une mer belle-isloise de Monet — les roches violettes parmi l'écume fouettée, blanche mousse, sous le ciel bas — les Pissarro profonds et doux, si verts, et sous des caresses bleues la nacre vivante de Renoir, à la gloire de la chair féminine. De tous les Renoir que je connais, le plus beau, peut-être, est là, chez le Dr Viau, à la place d'honneur.

« En voilà un autre ! » s'écrie-t-il en brandissant une toile sans cadre. « Hein ? il vous surprend, *Un store*, mon cher ! Refusé au Salon de 1865, Renoir, farouche, cherchait du travail. Un fabricant de stores lui en donna...

Non, mais vous voyez cela sur un éventaire de fruitier, avec le soleil dessus !... » Sous un ciel digne de Delacroix, d'une hotte d'osier chavirée s'échappaient, comme d'une corne d'abondance, des légumes et des fruits et c'était, en cascade, la rutilance des pommes, l'or pâle des citrons, la succulente splendeur de l'aubergine épiscopale. Aucune composition. Tout était, à profusion, dispensé par la générosité vitale de l'artiste. Mais un souci calligraphique très amusant essayait de canaliser la veine débordante, de châtier la verve. Il avait évidemment peur d'être encore refusé par le marchand de stores et tout fait craindre qu'il n'en ait pas obtenu d'éloges. Pourrais-je ne pas vous signaler deux splendides Cézanne, l'alpha et l'oméga de la vie du peintre : une nature morte, peinte dans la manière sombre du début et cette limpide *Montagne Ste Victoire* qui fut l'un des chants du cygne du grand artiste — parenthèses où s'inscrit son génie.

La place va me manquer, hélas, pour vous dire le Van Gogh touchant. Ce sont deux de ses vieux godillots qu'il a tant aimé à peindre et qu'il nous a légués comme le témoignage d'une misère dont il accuse son époque. Il a installé leur semelle en ruine sur un tabouret propre de vieille fille, recouvert de la plus décente étoffe rouge. C'est soigné, léché — et âpre comme un reproche.

Je voudrais vous parler de la splendide falaise du Pouldu, un des plus fastueux Gauguin que je sache, des Lebourg, des Carrière, des Bonnard, des Vuillard, des Maurice Denis, des Marquet, des Roussel, des Albert André, des d'Espagnat, des Valtat et, parmi leurs aînés, de ce Cals que l'amour de notre ami console d'un injuste oubli.

Je voudrais pouvoir dire à loisir l'admirable sculpture : le *Gluck* de Houdon, réplique en terre cuite du marbre qu'en 1873 calcina, rue Lepelletier, l'incendie du grand Opéra. La matière de cette terre de la Nièvre est belle, l'hémiplégie du grand musicien est émouvante et Houdon un grand sculpteur. C'est avec Michel-Ange, Puget, Rude, Carpeaux et Rodin un maillon de la chaîne magnifique. De ce dernier le Dr Viau possède le plâtre original de *Berthelot*, le chimiste, celui-là même qui fut donné par Rodin à Mirbeau, *Le Faune et la Nymphe*, *l'Eve*, une *Cariatide*, la première épreuve du *Printemps*. De Bourdelle il a le beau buste d'*Ingres*, en bronze, si vieil aigle et d'inspiration si puissamment donatellienne.

Quelle sottise énumération ! J'aurais tant voulu vous raconter le collectionneur. Né en France, en 1855, mais élevé à Saint-Petersbourg, où son père était médecin, il montra de bonne heure des dons exceptionnels pour la musique. N'est-elle pas la tendre sœur de cette Peinture que, depuis l'adolescence, toute sa vie allait chérir ?

Plus tard, quand il fut au lycée Charlemagne, son professeur de musique, sous-chef d'orchestre à l'Opéra-Comique, l'emmenait les jours où il avait le pupitre. Le petit Viau s'asseyait avec recueillement, derrière lui, dans la fosse sonore et c'était, sur les grandes ailes des harmonies, l'envol et l'ivresse.

Car il avait été, en Russie, l'élève de César Cui... César Cui, l'un des cinq amateurs, si touchants — l'ami de Rimsky-Korsakov et de Moussorgsky...

Mais voici qu'à ce nom s'élancent les dernières phrases de *Tableaux d'une Exposition*. Elles emplissent mon cœur et couvrent ma voix. Et, comme la Muse du grand artiste, avec une ferveur égale, je me retourne au seuil du Musée Viau pour un dernier coup d'œil — un dernier baiser.



Photo Vizzavona.

CHER CÉZANNE, QUAND GESTICULANT ET PARLANT
HAUT, LE NEZ ROUGE SOUS TON VIEUX MELON,
TU TE HATAIS VERS CETTE MONTAGNE SAINTE-
VICTOIRE QUI FUT TES DÉLICES ET TON TOUR-
MENT, TU FAISAIS FIGURE DE VIEUX FOL. LE BOU-
TIQUIER D'AIX S'ESCLAFFAIT ET TOUS LES POLIS-
SONS TE JETAIENT DES PIERRES. LA VOILA, CETTE
COLLINE DONT TU FIS UN PARNASSE. UNE GÉNÉ-
RATION DE PEINTRES ALLAIT S'ESSOUFFLER A LA
GRAVIR. OR TOI, JAPONISANT, TU L'AS PEINTE DANS
LE MATIN CALME, COMME UN PETIT FUSIYAMA.